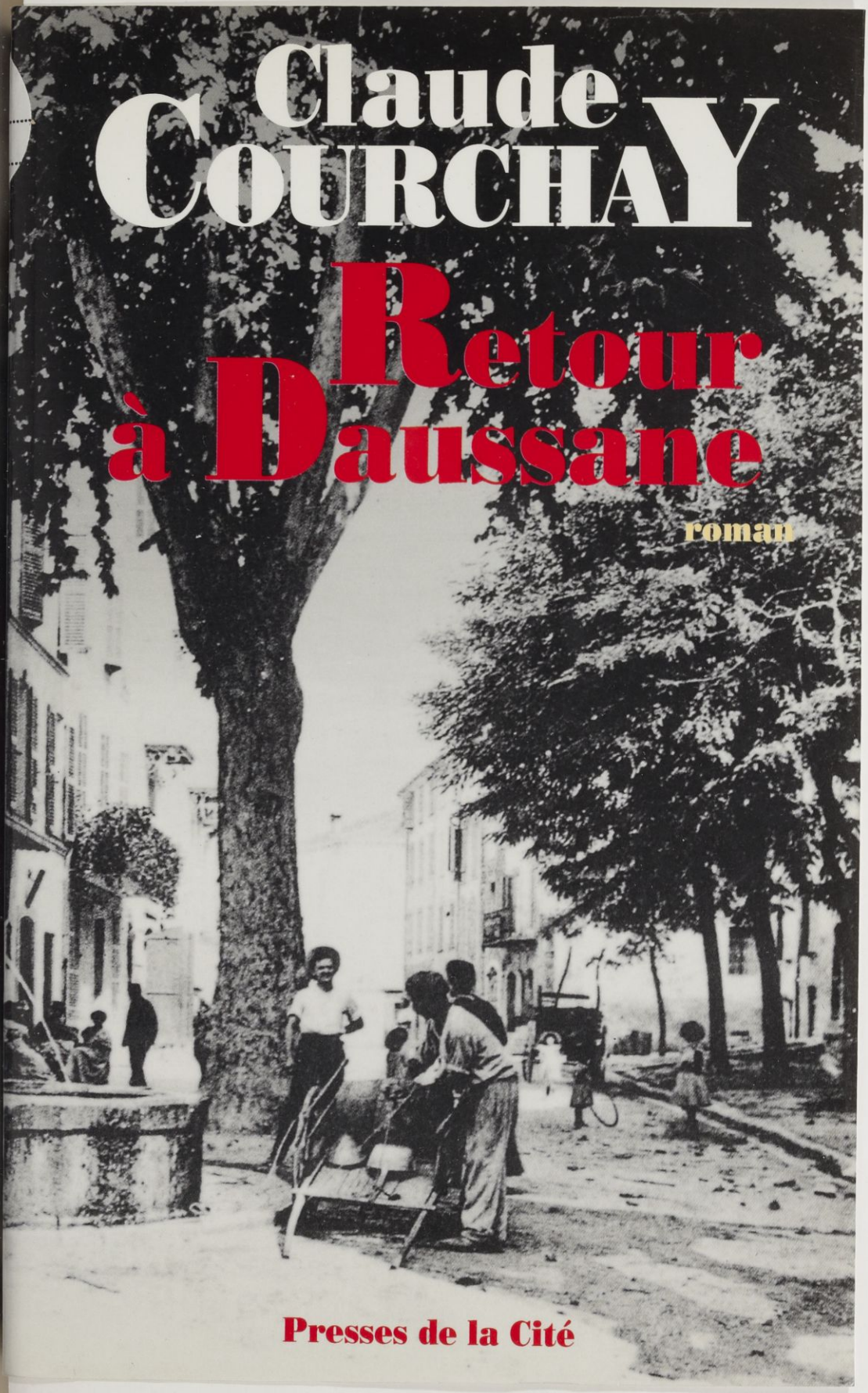
Claude COURCHAY

Retour à Daussane

roman



Presses de la Cité

DL-27011994-01240

RETOUR À DAUSSANE

8° Y 2
110881

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

La vie finira bien par commencer (1972)
La Soupe chinoise (1973)
Chronique pour un cochon malade (1974)
N'oubliez pas la lutte des classes (1976)
Les Matins célibataires (1978)
Avec des chœurs acharnés (1978)

Aux Éditions Flammarion

Les Américains sont de grands enfants (1979)

Aux Éditions Denoël

Demain la veille (1981)

Aux Éditions Belfond

Retour à Malaveil (1982)
Un ami de passage (1983)
Chemin de repentance (1984)
Chronique d'un été (1990)

Aux Éditions Albin Michel

Quelque part, tout près du cœur de l'amour (1985)
Avril est un mois cruel (1987)
L'Embellie (1988)
Des fourmis plein le cœur (1989)

Aux Éditions l'Harmattan

Histoire du Point-Mulhouse

Aux Presses de la Cité

Jean des Lointains (1990)
La vie comme avant (1992)
Veillée d'armes (1993)

Aux Éditions Mazarine

Une petite maison avec un grand jardin.

N649720
823

Claude / Courchay

RETOUR À DAUSSANE

Roman

PRESSES DE LA CITÉ

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Presses de la Cité, 1994
ISBN 2-258-03870-7



« Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes.
C'est bien fini, c'est pour toujours
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau,
Qu'on va laisser not' peau.
Car nous sommes tous condamnés,
Nous sommes des sacrifiés. »

Refrain de *La Chanson de Craonne*

« Ah Dieu que la guerre est jolie
Avec ses chants ses longs loisirs
Cette bague je l'ai polie
Le vent se mêle à nos soupirs

Adieu voici le boute selle
Il disparut dans un tournant
Et mourut là-bas tandis qu'elle
Riait au destin surprenant »

Guillaume Apollinaire

Pour Nicole et Jean-Pierre Navion,
Claire et Caro,
sans oublier monsieur Soubise,
naturellement...

14 août 1914

Nous avons marché, ça oui, partis tôt ce matin, avant l'aube, et l'après-midi est à peine entamé. J'ai les talons en charpie. Des ampoules, vaut mieux laisser en l'état. Oh, tu peux toujours retirer tes godasses. Quant à les remettre, autre histoire. Je ne suis pas le seul, des copains boitent aussi. Ils n'en peuvent plus. On continue quand même. On est là pour ça. Poussière et chaleur... Je transpire comme une gargoulette. Merde, on est pas des bêtes, quand même! Ils pourraient nous laisser souffler! Tais-toi et avance.

Demain, c'est l'anniversaire de Napoléon. Nous savons. C'est encore loin, Berlin? Bon dieu, ce qu'il fait soif... Il reste un poil d'eau dans mon bidon. Si seulement on trouvait une fontaine... C'est tout? Un tas de paille, je ne dirais pas non.

Poussière... Une chance, je suis dans les premiers rangs, c'est moins copieux. Les fers de nos souliers cognent sur les cailloux. Le rythme m'assoupit. T'endors pas, coco. Et pas moyen de savoir ce qui se passe... Il se passe que c'est la guerre, petit soldat.

Doucement, je ne suis pas soldat, ce n'est pas mon métier. Ils m'ont appelé. Je suis parti, le 6 août, rejoindre mon régiment. D'abord, ils nous ont maintenus à côté de Barcelonnette, près de la frontière. Les Italiens n'ont pas bronché, pas si fous. Alors, nous avons dégagé. Le train, hop, des wagons à bestiaux encore pleins d'inscriptions à la craie : À BERLIN, MORT À GUILLAUME... Direction le nord, cette fois. Nous avons roulé tout un jour, puis une nuit. Au matin, on

nous a débarqués dans une petite gare. Trop court, le quai, il a fallu sauter avec notre barda sur le ballast.

Le bled s'appelait Cessigney. Joli nom pour un crime. Et nous voilà partis, hardi petit, hardi que je te marche. Avec vingt-cinq kilos de fourbi, le Lebel, deux cents cartouches et des souliers trop neufs. En veste bleue et pantalon rouge, tu parles d'un carnaval, on doit nous voir de la lune. On serait à la chasse, les lapins rigoleraient... C'est que nous y sommes, petit. A la chasse à l'homme.

Stop. Des gens se tamponnent. Ça râle dans les rangs. Il se passe quoi? Un gendarme, à cheval, un officier. Il s'explique avec le commandant Dours. Alors? C'est du bon. Notre bataillon bifurque dans un sentier, colonne par deux, direction un bois. On va pouvoir souffler. De l'ombre, pas malheureux... A mes côtés, Esmiol se réjouit :

– Tu vas voir qu'on va bouffer sur la mousse!

Une bonne pâte, Esmiol, pour un bas-Alpin. Toujours d'accord, pas ramenard. Les autres en profitent. Il se retrouve de corvée plus souvent qu'à son tour. Fils, je vais te dire, si la vie faisait des cadeaux, ça se saurait.

Sombre, leur bois, de vieux arbres conséquents, des hêtres. Si seulement on pouvait s'arrêter... Ne recommence pas avec tes pieds, tu n'avais qu'à garder tes vieilles godasses. Tu rigoles, et l'uniforme?

Nous voici à l'orée. Le lieutenant Dubois s'agite. Un cyrard, il y croit. Il l'aura, sa médaille en chocolat. Nous autres, la première section, devons nous aligner sur la lisière. Tant qu'il voudra, du moment que nous restons à l'ombre. Saletés de mouches... Déjà, les copains posent le sac, s'affalent. Le lieut' laisse faire. Nom de dieu, on se sent plus léger. Je sors mon mouchoir, m'éponge le front, la nuque. Nous sommes poudrés de poussière. Darnaud, un petit rigolo, proteste :

– Et ce jus, ça vient?

C'est venu. Il y a eu cette explosion monstrueuse, en face, à un kilomètre. Une colonne de terre se soulève. Nous sentons la secousse. Nous voilà debout, du coup, à regarder. En face, à une demi-lieue, se trouve un autre bois, et entre les deux, de la jachère, une ancienne luzerne.

Et puis l'ordre a couru : Baïonnette au canon! Manquait que ça! Ils comptent nous faire charger la fumée de l'obus? Exécution. Ça donne un joli cliquetis. C'est rempli de taupinières, on va se casser le museau. Tu as vu ton lacet? Exact.

Je me baisse. Cette fois, la danse commence. Ça nous tombe en plein dessus. Ça explose sur nos têtes. Ça percute dans le bois. Le ciel se casse en morceaux. Je reste cloué, genou en terre, trop secoué pour avoir peur.

La moitié des gars est au tapis. A trois pas, le caporal Rosa tient ses tripes à deux mains, adossé à un arbre. Quelque chose vient rouler à mes pieds. Je reconnais les cheveux filasses de Debeyle. Une fumée âcre, jaune, me fait tousser. Les yeux me piquent. Je me sens comme écrasé par une poigne énorme. Les gars se débinent, ceux qui le peuvent. Ils se mettent à couvert sous les arbres. Je fais pareil. Je me colle contre le premier tronc. Jésus, je ne m'attendais pas à ça... Personne ne s'y attendait. Ça continue. Autour de nous, la terre saute, en éruption. L'air pue. Des éclats sifflent. La forêt trinque, déchiquetée. Ça dure. Je me colle en boule, sac sur la tête, comme les copains.

Je regarde. Le lieutenant est resté debout. Il fait des moulinets avec son sabre, il hurle je ne sais quoi. Il se croit où, au pont d'Arcole ? Ça ne rate pas. Je vois son bras voler, avec le sabre. Il tombe sur les genoux, bouche ouverte, puis bascule sur le côté, l'air étonné. Son sang coule par saccades, de l'épaule. Il s'écroule sur le dos. Fini.

Ça a duré combien ? Je ne saurais dire. Je n'étais plus dans le temps, j'étais sur une enclume, les coups de masse me faisaient vibrer. Juste un sac de peau fragile autour d'un peu de viande. Une fourmi qui attend le talon. A chaque sifflement, je me disais : ça y est... Tu es bon.

Puis non. C'est passé près. Celui-là, je ne l'ai pas entendu arriver, je me suis retrouvé couvert de terre. Ça a cogné. J'ai bloqué mon souffle.

Je l'ai repris, fallait bien. J'étais sourd, j'ai dégluti. Tu es encore intact ? Il semble. Tu sais quoi, ce choc, c'est ton sac. Il vient d'encaisser un éclat.

Et ça continue. Une branche dégringole pour rien. Je me sens creux comme un tambour, j'encaisse les chocs, je résonne avec. Ce n'est pas possible, ça n'existe pas. Personne ne nous a prévenus.

Il y a eu cette accalmie. Je me redresse, je n'en reviens pas. Massacrée, la forêt. Fûts cassés, troncs écorchés, le vrai carnage. Par terre, des taches colorées : les copains. Certains se relèvent. D'autres appellent à l'aide. Ça paraît irréel, je ne sais plus où j'en suis. Un éclat s'est fiché dans ma gamelle, un morceau d'acier brillant. Une sale fumée traîne. Un

désastre... Et nous n'avons pas encore vu la gueule d'un Prussien.

Autour de moi, des gars font surface. Ils n'ont plus la même allure. Ils sont choqués. C'est alors que je comprends. C'est simple, Jean, la guerre est un autre pays. Nous venons d'y entrer.

L'adjudant Senès est allé prendre les papiers du lieutenant. Il sort un portefeuille trempé de sang, l'essuie sur son pantalon. Les blessés râlent. Ils veulent de l'eau, des brancardiers. Un infirmier commence à poser des pansements. Puis un jocrisse s'amène, un de la Deuxième Section, agent de liaison. Il parle à l'adjudant. Le message : Faut retourner à l'orée et attaquer. Hein ? Nous restons une douzaine de valides sur les cinquante de ce matin. Autant de blessés, va savoir. Le reste, liquidé. Attaquer quoi ?

Les gars renâclent, pas par mauvaise volonté, mais ils ne comprennent pas. Esmiol proteste :

– Faudrait d'abord voir à s'occuper des blessés, non ?

L'adjudant hausse les épaules :

– Ce sont les ordres.

Bon. Je cherche mon fusil. Il a morflé, la crosse, tu peux en faire du bois d'allumage. Remarque, si tu veux un flingot, ce n'est pas ce qui manque, tu as le choix. J'en ramasse un, et en route mauvaise troupe. Nous retournons vers cette sacrée lisière.

Des cratères fument encore dans la luzerne. Tardy veut savoir. Lui, c'est un colosse, mais du genre inquiet. Le matin, il doit compter ses doigts de pied pour voir s'il n'en manque pas. Il demande à Senès ce que c'est comme calibre, ce qui vient de nous dégringoler sur le poil.

– Du 150, du 220, probable... Peut-être plus gros...

– Et ça peut tirer de combien ?

– Oh, de quinze à vingt kilomètres, ça dépend. Je ne sais pas au juste, je ne suis pas artiflot.

On sent qu'il le regrette. C'est qu'ils ont la belle vie, les artilleurs. Grosses bottes, grands manteaux. De bons gros chevaux... Ils se tiennent à l'arrière, ils balancent leur camelote droit devant, et c'est nous qu'on trinque.

Tant mieux pour eux. Tu te rends compte ? Tu es vivant, le reste... Vivant, ne le chante pas trop vite. Rosa semble dormir, ses tripes sont saupoudrées de terre à présent. Si ça se trouve, ils l'ont tué plusieurs fois. Très drôle... Et nous revoici face à la luzerne.

Ça ne vaut rien de s'arrêter, fils, j'ai les jambes cassées. Attends, c'est quoi, en face ? On distingue mal. Juste une ligne grisâtre qui grouille. Ça bouge, ça avance... Les Prussiens, des masses... Voilà pourquoi leurs canons se sont tus. Et c'est reparti, ils tirent, par salves. Des balles sifflent, des copains dégringolent. Senès tombe. Nous nous couchons. Je suis fasciné. En face, ils avancent toujours, je distingue la forme des casques à pointe.

Une voix lance :

– En retraite, les gars, c'est foutu !

Je vais pour me redresser. D'un coup, ce choc, à l'épaule droite. Je lâche mon fusil, je m'écroule à la renverse, entraîné par le poids du sac. Tu es bon... Je ferme les yeux. C'est idiot, ça commence à peine.

Quelqu'un défait mon sac. Les Pruskos, déjà ? Non, c'est Tardy. D'abord, il me colle un paquet de pansements, en tampon.

– Ça va, Jean ?

– Pas mal. J'ai gagné.

Il m'aide à me soulever, me balance sur son dos.

– Allez, cramponne-toi.

Nous regagnons le couvert des arbres. Ça fait mal ? Même pas. Juste cette impression de choc. La douleur viendra plus tard. Faut se tirer des pattes. Je sens le sang couler contre ma peau. Il imbibe ma chemise. Le sous-bois n'est plus qu'une buée verte...

J'ai dû partir dans les pommes. Je me suis retrouvé sur un brancard. Les gars trottinent. La vache, les secousses... Je serre les dents. Et puis ils me posent. Terminus? T'as qu'à croire. Ça piétine dans tous les sens. Un type avec un brassard à croix rouge a lancé :

– Le poste de secours est engorgé, balancez-moi ça dans un fourgon!

Je me retrouve en sandwich, au coude à coude, allongé. Ils referment la porte, et hue cocotte. C'est sombre. Ça râle. Ça appelle maman. Ça pue le sang, la peur, la sueur. Des gosses... Et ça secoue toujours.

Des gouttes me tombent sur la figure. C'est quoi? Un type au-dessus, il se vide. J'ai perdu mon képi. Je pose mon mouchoir en tampon. Ça et rien... Alors? Le bonhomme à côté ne bouge plus. Je prends son képi, le colle sur mon visage. Cinq litres, au goutte-à-goutte, fais le compte... Je dirais moins, il a dû en perdre avant. Une chance...

J'entends le conducteur apostropher ses chevaux :

– Hue Martine! Hue Marquise!

J'écoute à travers une sorte de brume. Je me sens léger et lourd à la fois. Je veux dire, mon corps reste lourd, mais je flotte quelque part au-dessus. J'ai mal, oui, à cause des secousses, mais c'est comme si quelqu'un d'autre souffrait.

Un type se met à crier, au-dessus, comme une femme qui accouche. Un des conducteurs lance :

– T'entends ça, Loulou?

– Ben oui, faut s'y faire. Pour ce qu'on y peut...

Et toujours ce choc des gouttes. Puis ça s'arrête. Je retire le képi. L'était temps, il est trempé. Plus tard, le fourgon

stoppe. On entend un bruit de trafic, tout un brouhaha, un grondement de roues. Loulou s'émerveille :

– La vache, t'as vu ça, Tintin! C'est Bourbaki!

Je dresse l'oreille. Ça n'a rien du martèlement rythmé d'une troupe qui monte en ligne. Une débâcle... C'est donc ça. Oui, ils ont lâché. Ça ne ressemble à rien d'autre. Piétinement, ferraillement... Hennissements.

Tintin constate :

– Faut tout de même passer, Loulou.

Ils se sont lancés. Je me sens faible. Nous reprenons notre branle vers nulle part. Je me sens glisser, je suis crevé, je laisse aller...

Quand je me récupère, c'est la nuit. Fini, le fourgon, cette fois, je suis dans une grange. Non, une église, c'est plus frais. L'odeur, surtout, cette odeur d'encens, de fumée de cierges... Nous sommes sur des paillasses, à même les dalles. Quelques lanternes trouent l'obscurité, assez pour distinguer des silhouettes allongées. Toujours ces cris, ces râles... Des types en blouse blanche circulent dans les rangées. Regarde, en voici deux qui s'approchent, avec un chariot. Ils prennent le pouls de mon voisin, posent une serviette sur son visage. A toi... Ils changent ton pansement. La teinture d'iode me brûle. Piqûre. Un d'eux constate :

– Ça va, on peut l'embarquer.

Encore... Je me sens comme un paquet. Autre chanson, la douleur cogne dans mon épaule, sous le bras, dans ma tête aussi. La fièvre, gars... Et cette soif, c'est pas possible, ils vont me laisser crever. Je fais comme les autres, je gueule. Ils nous distribuent de la tisane tiède, pas sucrée. C'est bon.

Cette fois, on nous colle dans un camion. C'est reparti. Nous sautons sur des pavés. C'est pas vrai... Je me mords les lèvres pour ne pas hurler. Puis ça se tasse, je laisse aller. Tu crois que ça finira? Sais pas... Surtout, tu vois, je ne m'y attendais pas. La guerre, c'est la charge au clairon dans les blés. L'ennemi fuit, il est là pour ça. On plante le drapeau sur la forteresse enlevée. La gloire nous baise au front, le général sourit dans sa barbe, et son cheval est bien content aussi. Nos blessés ont le bras en écharpe. Une infirmière blonde se penche sur eux. Il y a même de beaux nuages bien blancs, bien ronds... Rien à voir, tu vois. Et encore, tu es un veinard. Si Tardy ne s'était pas arrêté, tu aurais une baïonnette boche dans le bide, à l'heure qu'il est.

Au fait, il est quelle heure? Ske ça peut te fiche? Y a pas

d'heure pour les braves, et nous débarquons sur un quai de gare. Ils nous collent dans un wagon, un vrai, avec des compartiments. Je sens la fièvre qui monte, qui monte... Je bascule.

Je refais surface. Le train roule. Les roues chantent en cadence :

– C'est parti... C'est parti... C'est parti...

Tant mieux. Une chance, c'est encore la nuit. Fini la grosse chaleur et les mouches. Je me sens vraiment faible, rien bouffé depuis... Depuis l'an Jésus, à part des kilomètres... Je n'ai pas faim. Je suis comme un veau qu'on mène à l'abattoir, résigné. Qui en revient, coco, qui en revient. De nouveau, on change mon pansement. Piqûre, tisane...

Je décroche, c'est le mieux. Plus tard, le train s'arrête de chanter. Ça le regarde. Je suis en plein cirage. Il fait jour, saleté de lumière. Une fois encore, on te transbahute. Brancard, camion, brancard... Ah, tu entends ? Je reconnais l'accent du Midi, merci Seigneur. Les boches sont à pied, tu as de l'avance. On est où ? M'en fous. Dans un lit, c'est le principal. J'ouvre les yeux. Une cornette se penche sur moi, comme deux blanches ailes. Le paradis, enfin...

Du coup, je pleure, je n'y peux rien. Je pleure comme on se vide. C'est fini. Je pense à tous ces pauvres bougres qui marchaient avec moi, ce matin. Non, hier.

La sœur me prend la main. Elle a un bon visage, usé comme un objet familier. Elle ne dit rien, elle attend que ça passe. Je me cramponne à elle comme on se cramponne à sa mère quand on est tout petit. Je n'ai rien compris, tu comprends ? Tout s'est passé trop vite. Tu n'as pas le temps, tu es roulé par la vague. Tu te crois un homme, tu te retrouves aussi impuissant qu'un bébé. Comme un babouin avalé par un de ces typhons dont on parle dans les livres d'images. J'ai du mal à y croire. Je me sens humilié, je n'ai pas mérité ça.

Tu me chantes quel air ? Qui te parle de mérite ? La guerre n'est pas un concours agricole.

Assez, avec ta guerre. Je secoue la tête, dégage ma main pour essuyer mes yeux. Un peu de tenue, l'artiste. La sœur me sourit. Elle a un sourire adorable. Elle fait signe à une fille de salle. Elles entreprennent de me dépiauter.

Avignon, septembre 14

Routine de la douleur. Je m'installe dans cette vie d'invalide. Ils m'ont charcuté. Paraît que j'avais l'omoplate en morceaux. Je me suis réveillé dans l'odeur suffocante de l'éther, épaule et torse bandés, dans une salle plus petite. Nous n'étions qu'une douzaine, des longues-durées. Un major est passé, le lendemain, a jeté un œil sur ma feuille de température. Il m'a tapoté la joue. Il a tapoté aussi celle des autres, pas de jaloux. Un infirmier nous a fait des piqûres en série. D'après lui, je suis un petit verni, avec mon épaule :

– Les amochés légers restent dans un hosto du front, trois semaines, pas plus, et hop, retour au casse-pipes. Toi, tu as tiré la fine blessure.

Parce qu'il y a un front ? Pas ton problème. Ici nous sommes en Avignon, ils ont même prévu des remparts, alors...

La fièvre est revenue me cogner les tempes. Tu vas la rejoindre, ta décharge, tu ne perds rien. Mais non, c'est l'arrière, tu auras droit à ton cercueil personnel, en bois de pin. J'aime bien l'odeur de résine...

Je me cramponne. Je ne veux pas crever, pas comme ça, pas ici. Serre les dents, fils. C'est pour la paix que mon marteau travaille... Qu'est-ce que tu racontes ? Une lame de fond m'embarque, je me retrouve en nage. Piqûres... Ils me recharcutent. Puis ça se tasse, j'ai salement décollé, je flotte dans ma peau, mes muscles ont fondu, un moineau me renverserait d'un coup de bec. Quand même, j'ai repris le dessus. J'ai basculé du bon côté.

C'est le matin, un beau matin. Je reconnais le goût de la vie, comme un vin léger. Le toubib repasse. Il ne me tapote pas, cette fois, les traditions foutent le camp. Il constate :

– Tu reviens de loin, mon loustic. Des esquilles, tu comprends ?

Je fais signe que oui. J'hésite à répondre, je ne connais pas son grade, il est en blouse. Appelle-le amiral, c'est mieux que rien.

Autour de moi, le contenu des lits a changé. Il y a du passage. La plupart partent les pieds devant. Je retrouve l'infirmier amical, il me confirme que c'était moins juste.

– J'ai bien cru que ça y était, je ne sentais plus ton pouls. Faut te remplumer, bonhomme, si t'as besoin de quelque chose, t'as qu'à dire.

Renseignements pris, ce monsieur se charge d'améliorer l'ordinaire, moyennant finances. Joli, mais je suis fauché.

– T'as rien qu'à écrire à ta famille, pardi. Je te poste tes lettres.

Écrire, hein ? Facile à dire. Je suis bandé comme une momie.

– Je t'envoie une bonne sœur, tu lui dicteras. Le porte-plume et moi, on est fâchés.

Ce vampire finit par me lâcher. Il gâchait ma joie, ce plaisir de me retrouver vivant. C'est drôle, avant, la vie allait de soi. Je ne savais pas à quel point c'est précieux. Je n'y pensais pas. Il t'a fait un drôle de cadeau, avec sa balle, ce Fritz. Comme si tu naissais vraiment... Merci, mon boche, où que tu sois.

L'amiral Tapotis est repassé, flanqué de gugusses déférents. Il a lâché :

– Tu es jeune, tu t'en tireras.

Sans blague ? Je lui ai offert mon sourire niais n° 1. Que comptent-ils faire de toi ? Attends. Tu le sauras toujours assez tôt.

Je vais décidément mieux, je retrouve l'appétit. Bizarre, je ne sens plus rien, tout a le même goût, c'est-à-dire aucun. Purée, compotes, bouillons. De la viande blanche coupée en petits morceaux... On me change de résidence. Un pavillon, cette fois. Nous restons à quatre, retour aux bonnes sœurs. Je pourrais lire, calé contre les oreillers. Mon bandage s'est allégé. Les sœurs me passent *L'Imitation de Jésus-Christ*. C'est pas mal, il y a de l'idée. Puis le *Nouveau Testament, Les Aventures de Bécassine, L'Espiègle Lili*... Jésus Marie ! Elles

n'ont rien d'autre ? Sœur Sophie demandera à mère supérieure de te prêter des romans de monsieur Barrès.

– C'est un grand écrivain, monsieur Barrès, vous savez.

– Vous n'auriez pas un journal, ma sœur ?

– Que si.

Elle te porte une pile de *Matin*. Je feuillette. Intéressant. Nous sommes fin septembre. Ça couvre depuis le début de la guerre. Tout y est, la foi de nos soldats, leur noble enthousiasme, le retour en Alsace, Mulhouse occupée. De quel diable de guerre parlent-ils donc ? Puis changement de registre. Attends... Je m'y reprends à deux fois, je n'y crois pas... « Le XV^e^ Corps s'est débandé. »

C'était nous, le XV^e^ Corps, nous, les régiments du Midi. En gros, le message, c'est que notre magnifique armée marchait comme un seul homme au son des fifres – non, les fifres, c'est en face... Enfin, bref, notre vaillante armée allait rejeter le Teuton et sabrer le tilleul à Berlin sans cette saleté de XV^e^ Corps. Dans chaque famille, tu trouves des brebis galeuses, des lâches. Des boucs émissaires, disons. Une fois de plus, les Méridionaux avaient fait honneur à leur légende : grandes gueules et rien dans le ventre. Voilà pourquoi votre fille n'a pas encore décroché la timbale, duchesse.

La rage... Je serre les mâchoires. Enfin, merde, ils nous ont envoyés au bain sans appui d'artillerie, pas ça ! Rien ! Nous étions nus. Les boches, eux, pardon !... Ils nous ont laminés. Ils avançaient comme à la manœuvre, derrière un rideau d'acier. Bon sang, une guerre, ça se prépare. Quel corps aurait tenu, à notre place ? Des corps célestes.

J'ai revu Rosa, ses tripes dans la poussière, les copains allongés. Débandés, hein ? On serait restés, ça changeait quoi ? Les Fritz nous auraient balayés.

Assez. J'aurais voulu pouvoir tenir ce journaliste. J'ai pris d'autres journaux. Lui ou un autre, ils chantaient tous la même antienne, monsieur Barrès en tête, solidement retranchés à l'arrière. Oh, ils peuvent tenir ! Ils exaltent nos petits pioupious, la baïonnette, l'allant, la rage de vaincre. Hardi petit ! Ils en parlent drôlement bien, de leur guerre. Ils sont payés pour. C'est extra. Sauf que ça n'a rien à voir avec le peu que j'en ai vu.

Je me calme. Je discute avec un sergent. Une quille en moins. Lui, c'est une autre chanson, il a connu la suite :

– Tu comprends, on n'y pigeait rien de rien. On a pu décrocher. A un moment, on s'était retranchés derrière une

rivière. On aurait pu tenir. Pas de ça Lisette, il a fallu filer. Ils nous ont raconté qu'on allait maintenir l'ordre à Paris.

Je lâche mes journaux. Il y a donc deux vérités, celle en papier, l'officielle, que tout le pays avale. Et puis l'autre, celle des pauvres cons de première ligne.

Soyons justes. Dans toute farce, on ne trouve pas que des vilains. Tu rencontres aussi des héros. Sur ce coup, ce sont les chasseurs alpins, les diables bleus, des braves à trois poils. Eux, pas de problème. Ils se font dégommer pour le plaisir, ils en redemandent. La presse les encense. Ils entrent dans la légende à saute-moutons. Tant mieux. La prochaine fois, colle-toi un béret.

Quelle prochaine fois? Je peux à peine bouger mon bras. Tu te battras avec les dents, que diable.

Ce bon Tapotis est revenu. Il me palpe soigneusement. Il fait mal, la vache. Une fois terminé, j'ai droit à mes petites claques. Mains croisées sur le ventre, il me toise :

– Je peux te le dire maintenant, petit, tu es verni. Avec la fièvre que tu tenais, je ne donnais pas cher de tes abattis. J'ai vu le moment où...

Il fait un mouvement de scie, de la main droite. Bêtement, je dis merci.

– Ne me remercie pas. Il ne se serait agi que d'un bras, ce serait fait. Mais l'épaule, macache...

– Ce sera pour une autre fois.

Il rit :

– Bravo, petit. Toi, au moins, tu réagis comme il faut, c'est bien. Pour le moment, tu vas partir en convalescence, tu ne l'as pas volé.

Il s'éloigne. Tu te rends compte, c'est fini... Je m'en moque. L'important n'est pas là. L'important, c'est qu'Yvon soit resté à l'écart de cette horreur.

Yvon, mon frère... Nous avons six ans d'écart. Je suis de 90, lui de 96. Avant que sa classe vienne, cette guerre sera finie. Touche du bois...

Nos parents sont morts un an après sa naissance. Ils se rendaient à Sisteron, leur cheval s'est emballé, du moins on le suppose. On a retrouvé la charrette disloquée, après le col de Fontbelle, et eux avec. Dans le ravin. C'était l'été, un orage tournait. La foudre, peut-être...

On nous a placés chez des cousins, nous n'en manquions pas. Je n'ai pas quitté Daussane, je n'ai eu que la rue à traverser. Cousine Mélie et cousin Jules, je les connaissais bien, j'étais souvent fourré chez eux. Leurs gosses étaient déjà grands.

A sept ans, j'étais débrouillé. Cela faisait plaisir à Mélie de se retrouver avec un gamin, comme un cadeau tombé de la lune. Jules aurait préféré son calme mais une paire de bras ne se refuse pas. Je ne demandais qu'à me rendre utile. Je faisais les courses. Les pluies de printemps finies, je gardais les moutons. J'étais un bon garçon.

Yvon s'est retrouvé à Bignes, à six kilomètres en descendant la vallée. C'est le pays entre Digne et Manosque. La terre n'est pas riche, ça se saurait. Justement, ça ne se savait guère, les gens d'ici n'ont jamais connu autre chose. Moi si, dans ma tête. Je lisais.

Chez Mélie et Jules, un fils s'était même engagé, pour respirer un autre air. Il avait fait campagne au Maroc, je crois, contre les bandes rebelles. Son portrait en zouave, en pied et en couleurs, sur fond de palmiers vert bouteille, vous regardait du haut de la cheminée, à gauche du pot de chicorée. Il

s'appelait Hippolyte, le zouave. Il portait deux médailles. Il me faisait rêver...

Puis Mélie en a eu assez de s'échiner après ses gallines, ses lapins et ses biques. Elle a tanné Jules. Ils ont lâché quelques arpents, acheté une épicerie. Je vous parle de 1900, pile. Mélie aimait les comptes ronds.

Son commerce ne la laissait guère plus riche, certes. Mais il lui procurait l'essentiel, une sorte de régence sur le village. Les bonnes femmes lui passaient à présent entre les pattes. Chacune y allait de sa chansonnette. L'important n'est pas tant de savoir ce que les gens possèdent. Peu que peu, on s'en doute. Mais de connaître leurs désirs. Pour ça, faut qu'ils causent.

Mélie tenait donc salon, un salon informel, entre le stockfish, les harengs salés, les frotadous, les cristaux et les seaux à charbon. Pas de bonne vente, les seaux à charbon. Ici, les gens brûlent leur bois. Mais en ayant hérité avec le fonds, elle n'allait tout de même pas les jeter.

Jules avait conservé ses moutons. Pas si bête, le cousin, il préférait tenir plusieurs fers au feu. Il me fallait donc assumer deux loyautés, les bêtes d'un côté, l'assistance à la Mélie de l'autre.

L'important restait la cousine. Jules décrochait plus souvent qu'à son tour. Il prenait ses quartiers chez le Toine, le bar du cours Muraire.

Yvon était tombé chez des retraités, sans enfants, cousine Berthe et cousin Adolphe. Ce cousin, de constitution chétive, ne valait rien côté terre. Il s'était casé dans les chemins de fer, toute une vie à glisser de station en station, sur le réseau du P.L.M. Berthe avait garni de rideaux pimpants des fenêtres identiques, tenu la buvette, manœuvré la barrière du passage à niveau. Une parfaite femme de gardien de phare.

Pourquoi n'avaient-ils pas de gosse ? Va savoir... Elle, côté hanches, rien à réclamer. Elle laissait dire que c'était sa faute, pour épargner Adolphe. Elle s'était résignée, rattrapée sur des chiens, des canaris, des substituts à plume ou à poil. Le tout, c'est de pouvoir donner son amour. Cette denrée, comme la pluie, tombe où elle peut. Elle s'était donc jetée sur Yvon avec un énorme retard de tendresse.

Il en avait besoin. Nos parents ne plaisantaient guère. Le devoir avant tout. Pour père, éduquer rimait avec cogner. Il avait la taloche facile. Maman prenait la vie au sérieux. Au

fond, ils restaient à l'image de cette terre qui ne fait pas de cadeaux. Il vaut mieux se méfier avant, après, c'est trop tard, tel était leur credo. S'il fait trop beau, tu le paieras. Si l'orge donne bien, le trèfle manquera. Tout se paie, recta. Ils voyaient la vie comme un vaste livre de comptes. Crédit est mort. Vous restiez à la merci d'une maladie, d'une épidémie, d'une averse, tant vous que vos bêtes et vos champs. Ou d'un accident... Cette vie, ils la craignaient. Elle ne les a pas déçus.

Maman ne nous embrassait pas, disons pas sans raison spéciale, anniversaire ou fête carillonnée. Père, n'en parlons pas. Je me suis rabattu sur Yvon, et lui sur moi. Nous nous tenions chaud. Nous avions notre langage, nos silences, nos légendes. Nous étions les fils d'une princesse, lointaine, forcément. La méchante servante nous avait perdus dans les bois, vers le col de Fontbelle, mais un jour... Nous n'osions pousser trop loin sur ces terres sacrilèges. C'était quand même bon de rêver. Quand votre vie se coince, vous sautez dans les nuages.

Yvon était mon prolongement. Il me fallait le sentir contre moi. Physiquement, je suis solide, je tiens de papa. Mon frère restait chétif, mignon comme une fillette. Il aurait fait le parfait souffre-douleur, à l'école. C'est vite cruel, un gosse. Trente, c'est la curée. J'étais là. J'ai mis bon ordre, à coups de poing et de sabot. Le respect ne se quémande pas.

A Bignes, Yvon n'était pas malheureux. J'allais dire, au contraire. Pour un peu, Berthe l'aurait langé. Elle ne savait qu'inventer pour le satisfaire. Elle l'a même affublé d'un costume marin ridicule, avec des ancres sur les manches, et un sifflet au bout d'une cordelière blanche. Elle revivait, Berthe. Pour elle, Yvon restait un don du ciel. Adolphe laissait pisser, heureux de son bonheur.

Dès que je pouvais, je le rejoignais en trottant. Je coupais les virages, j'abattais mes six bornes en rien de temps. Je laissais les moutons à la garde du chien Flambeau. En semaine, j'attendais Yvon à la porte de son école. Le maître l'aimait bien. Tout le monde l'aimait, c'est le privilège de la beauté.

Les jeudis et dimanches, j'avais la permission officielle. Parfois, cousin ou cousine me descendait en carriole, à l'occasion d'une course ou d'une livraison.

Bon an mal an, la vie allait son train. Une différence se creusait entre nous, pourtant. Yvon était devenu le fils chéri

de sa nouvelle famille. Pas moi. Sans que le mot soit jamais prononcé, je me sentais en dette, recueilli par charité. Chrétienne, cela va de soi. Je m'en accommodais. L'important restait mon frère. Quand nous étions séparés, je sentais sa présence en creux, douloureusement. Je craignais qu'il ne lui arrivât quelque chose. Je ne vivais pas, jusqu'à notre prochaine rencontre. Enfin voilà...

La vie, donc, autant comme autant. A quatorze ans, j'ai présenté le certificat d'études. Je l'ai décroché avec mention, pour avoir la paix. Un orphelin se doit d'être le meilleur. A cause des sacrifices déversés sur sa tête. Pour moi, cette peau d'âne ne changeait pas grand-chose. Je ne visais ni le concours des postes, ni les chemins de fer, comme Adolphe. Je ne voulais pas m'éloigner d'Yvon. Point.

J'étais gaillard. A quinze ans, j'abattais le travail d'un homme. Auguste me prêtait volontiers aux voisins. Il en tirait cette sorte de fierté qu'on éprouve à posséder un bon cheval. A l'époque des gros travaux, de la moisson, mettons, j'étais mis à contribution, et pas qu'un peu. Pas moyen de filer à Bignes. Alors, j'ai compris. Question labour, quand ils ont voulu m'y coller, j'ai toujours tiré trop à gauche. Pour sacrer, Jules a sacré. Il a fini par renoncer.

Le temps a filé. Il file vite, allez, quand on mène une vie sans ruptures. Les années s'empilent comme des soucoupes sur une table de bistro. J'ai eu dix-sept ans. Puis dix-huit. Mélie aurait volontiers joué les marieuses. Elle souhaitait me voir fréquenter une fille, bien, « biens » au soleil, évidemment. Rien ne pressait. Le pain de ménage, pour ce que j'en connaissais, je n'étais pas preneur. J'ai déjoué facilement ses ruses pataudes, ses rendez-vous arrangés. Une fille, pour quoi en faire ? Pas moi, pas question.

Tout s'est goupillé autrement. Sans le chercher, j'ai trouvé ma pointure, recta. Comme quoi, il suffit d'attendre, et surtout ne pas être demandeur.

La Veuve est entrée dans l'épicerie et dans ma vie un matin du printemps 1908, après Pâques. Elle savait ce qu'elle voulait : de la cassonade, un pain de savon, un de sucre, et Mélie connaissait-elle, connaîtrait-elle quelqu'un pour l'aider à emménager ? Dix minutes plus tard, j'étais chez elle.

Tout s'est passé le mieux du monde. C'était une jeune veuve, mon aînée de cinq ans. Une belle brune, bien en chair, la beauté du diable. Que diantre venait-elle faire dans

nos collines? Je ne sais pas. J'y vivais, pourquoi pas les autres?

Son défunt mari avait fait son beurre dans les affaires, à Salon. Le savon, pour être précis. Il lui avait laissé pas mal d'argent, fort peu de regrets, plus une propriété à la sortie de notre village, dissimulée derrière des murs et des rangées d'épicéas, une imitation de château, avec tourelles en briques rouges et donjon crénelé. Une parfaite incongruité.

Si la Veuve rêvait de tranquillité, chez nous, elle serait servie. Je crois surtout qu'elle souhaitait échapper à sa famille et à sa belle-famille, à la bourgeoisie salonaise, Huiles et Olives en tous genres. Ne plus avoir à serrer son corset. Ne plus devoir tenir son rang, entre le bal de la sous-préfecture et les ouvroirs de charité. Ne pas devenir ce cœur à solder, cette occasion de seconde main, pour tous détails voir monsieur le notaire...

Elle s'appelait Anne et voulait respirer. Ce qu'elle attendait de moi, je ne demandais qu'à le lui servir. Nous ne souhaitions nous attacher ni l'un ni l'autre. Socialement, il n'en était pas question. L'argent ne déroge pas. Et puis j'avais Yvon, et elle un rang à tenir.

Son déménagement venait d'arriver, trois fourgons bourrés de meubles. Elle a pris, pour la cuisine et le ménage, l'Anaïs, veuve aussi, mais d'un gendarme, et d'âge canonique, aussi sourde que moustachue.

Je me suis retrouvé jardinier pour la couverture. L'espace ne manquait pas, deux bons hectares d'enclos, de quoi faire du potager ou des belles-de-nuit.

Le village était-il dupe? En tout cas, les apparences restaient sauves. L'Anaïs s'occupait de ses ciboulettes, elle envoyait paître les langues trop curieuses.

Cet amour sans amour nous convenait. La Veuve y trouvait son compte, moi aussi. Une fois sorti des draps, je savais me tenir à ma place. Elle ne me demandait pas de me tuer à la tâche et me payait recta. Elle m'évitait la pouillerie des cadeaux de circonstance, chaînes, gourmettes et autres. Ces babioles auraient fait mauvais effet.

Bref, les avantages du mariage, moins le prix à payer. Moins ce lent enlisement de la vie de couple qu'Anne venait de subir, et que je n'avais aucune envie d'essayer.

Je pouvais m'installer chez elle. Je disposais d'une chambre. Quand cousin envoyait le cochonnet un peu loin, je prétextais un rempotage urgent, à effectuer aux aurores. Il